

ment d'une conception de vie désormais éteinte. Le livre que P. TILlich, un des co-fondateurs du socialisme religieux en 1919 et émigré aux États-Unis en 1933, vient de publier, donne l'impression d'assister à l'exhumation d'un passé lointain (21). T. nous présente une réédition d'articles parus depuis 1922, auxquels il ajoute quelques inédits de date récente. Il s'agit en effet du « principe » du protestantisme, mais vu par un esprit qui professe une « théologie philosophique » (p. 124). Selon l'A. « le protestantisme possède un principe situé au-delà de chacune de ses réalisations. Il est leur source critique et dynamique, mais il ne s'identifie avec aucune d'elles. Ce principe n'est identique ni à la Réforme, ni au christianisme primitif, ni à n'importe quelle forme religieuse. Il les dépasse toutes... D'autre part, il peut apparaître dans chacune de ces réalisations puisqu'il constitue leur force vitale et dynamique. Il contient en lui-même la protestation divine et humaine contre toute espèce de prétention (*Anspruch*) absolutiste qu'on voudrait faire valoir en faveur d'une réalité relative, même si celle-ci provenait de l'Église protestante elle-même » (p. 210). Pour T. le « principe » protestant semble être un élément ayant une valeur en soi, juge de toute réalité religieuse et culturelle, y compris l'Église. Celle-ci s'expose à une critique radicale chaque fois qu'elle tend à établir des sécurités (*Sicherungen*) dans ses sacrements, dans son sacerdoce, dans son autorité doctrinale infaillible..., au lieu de rester dans sa pauvreté substantielle, dans l'impuissance au plan social, conservant son caractère « profan » par l'abandon de tout ce qui est sacré (p. 248 et s.). Il va de soi que l'Église confessante d'Allemagne ne trouve guère les sympathies de l'A. Ses objections cependant gardent un ton très modéré (p. 277), mais on ne peut pas s'empêcher de songer au fait que T. a quitté le pays de bonne heure, tandis que les théologiens qu'il critique ont tenu, vaille que vaille, les positions menacées. Il se peut qu'après son retour de l'exil l'ancien *leader* du socialisme-religieux n'ait pas trouvé le contact avec la génération d'après-guerre...

4. Ouvrages de Théologie systématique. — En 1935, K. BARTH avait prononcé une série de conférences en Hollande sur le *Credo* (22). Il venait de quitter l'Allemagne où l'Église s'engageait dans la lutte contre l'État ouvertement hostile à la doctrine chrétienne. Barth en tient compte. Onze ans plus tard, été 1946, il se trouve de nouveau en Allemagne pour faire des cours aux étudiants de l'Université de Bonn. Il développe exactement le même sujet que jadis à Utrecht, mais dans des conditions fort différentes (23). Le lecteur ne peut pas s'empêcher de comparer les deux édi-

(21) P. TILlich, *Der Protestantismus, Prinzip und Wirklichkeit*. Stuttgart, Steingrüben Verlag, 1950; 23 × 15, 324 pp.

(22) Cf. *Rev. Sc. phil. théol.*, 26 (1937) pp. 151 et s.

(23) K. BARTH, *Esquisse d'une Dogmatique*, trad. par E. MAURIS et F. RYSER. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1950; 23, 5 × 16, 153 pp., 6. 50 fr. S, dans la

tions, d'autant qu'il se souvient d'une phrase à la fin du *Credo* de 1935 (p. 159). A cette époque B. prévoyait des changements possibles. J'espère bien, dit-il en substance, pouvoir employer dans cinq ou dix ans une autre façon de parler que celle d'aujourd'hui, et même d'y être obligé. Les modifications récentes ne touchent pas seulement l'élargissement de certains articles, notamment la définition de l'acte de foi (croire, c'est avoir confiance, ce qui implique « connaissance » et « confession »). Il y en a d'autres, par ex. au sujet de l'Église. Dans l'édition de 1946 B. tient plus souvent compte du symbole de Nicée-Constantinople, en particulier du caractère « apostolique » de l'Église. Toutefois « cette dernière mention ne peut être placée au même rang que les trois premières (unité, universalité, sainteté). Elle est là pour les expliquer » (p. 142). Un peu plus loin B. met en évidence trois aspects de l'apostolicité. « Une Église apostolique, qui écoute et transmet le message des apôtres, sera reconnaissable à un signe certain, à une *nota ecclesiae* : Jésus-Christ n'est pas seulement celui dont l'Église procède, mais il est encore celui qui *gouverne* (par sa Parole) la communauté ». Le second signe de son apostolicité sera l'exécution de l'ordre : Allez et prêchez l'Évangile ! « Et voici le dernier point : où qu'elle soit, l'Église a un but : *le Royaume de Dieu...* là où l'Église apostolique est vivante on connaît certainement cette attente impatiente... » (pp. 142-145).

Inlassablement B. continue de publier la *Kirchliche Dogmatik* dont un nouveau vol., le 7^e, vient de paraître (24). Les questions que pose le problème du *Créateur et sa créature* sont traitées en quatre paragraphes distincts : la doctrine de la Providence, le gouvernement divin du monde, l'existence du néant (et du mal) et celle des anges. Dans les deux premières sections se retrouvent les grandes lignes de la théologie classique, celles que les Docteurs de l'ancienne Église ont tracées et que les Réformateurs ont développées. La seule retouche appliquée par B. à l'enseignement traditionnel est la mise en garde contre les tendances purement philosophiques. La séduction d'une considération « ontologique » guette trop facilement l'esprit humain. Au lieu de centrer tous les énoncés sur le Christ on voit apparaître, aussi bien chez les scolastiques que chez les *magistri* protestants, le goût pour les spéculations cosmologiques. Il faut résolument détourner le regard pour envisager la créature, sa conservation et son gouvernement en relation et en fonction de l'alliance conclue entre Dieu et l'humanité, représentée par le peuple élu et par l'Église. Afin de marquer le caractère « historique » même des événements cosmiques B. insiste sur la notion de Dieu le Père, roi d'Israël, révélant ainsi la plénitude de sa seigneurie sur le monde entier (pp. 198-225). Dans une théologie christocentrique il n'y a pas de place pour un immanentisme panthéiste, la *gubernatio* est l'action exercée par un Dieu personnel, maître de l'univers. L'économie du salut

coll. : *Bibliothèque Théologique*. — Il s'agit du livre paru sous le titre *Dogmatik im Grundriss* à l'Évangelischer Verlag, Zollikon-Zürich (1946).

(24) K. BARTH, *Kirchliche Dogmatik*, III. Band : *Die Lehre von der Schöpfung*, 3. Teil. Zollikon-Zürich, Evangelischer Verlag, 1950 ; 25 x 18, VIII-637 pp., 30 fr. S.

Extrait de la
REVUE DES SCIENCES
PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES

XXXI / 1951

JUSTIFICATIFS

sera par conséquent une « histoire » (pas un mythe !), ayant un commencement et une fin. Il serait pourtant erroné de croire à une révélation « générale » dans l'histoire universelle ou même nationale, comme aux temps du nazisme. L'histoire n'est pas une « seconde Bible », au contraire. L'Écriture Sainte seule nous permet de découvrir l'activité divine, cachée dans le cours ordinaire des choses. Reprenant le problème épineux des preuves de l'existence de Dieu, en particulier celle qu'on appelle « cosmologique » (pp. 157 et s., surtout p. 202) comme aussi celle de la causalité divine (p. 111) B. déclare que toutes ces preuves n'aboutissent qu'à un concept irréel et abstrait. Pour avoir une image concrète du Dieu vivant il faut remplir ces « cadres vides » que nous fournissent les notions ontologiques d'un « être suprême » (pp. 216 et s.). A la place des preuves proprement dites B. préfère des « éléments constants », des témoins, des confirmations et même des démonstrations, bref des « indices » du gouvernement divin (p. 226). Il les trouve dans le sort qu'a subit l'Écriture Sainte, dans l'histoire de l'Église et celle des Juifs, enfin dans la limitation de la vie humaine comme la donnée la plus immédiate pour tout le monde (pp. 227-268). Un cinquième signe sera examiné plus loin, lorsqu'il nous faudra parler de l'existence et de la fonction des anges.

Avant d'aborder cette question — pour beaucoup la plus intéressante sans doute (« ils commenceront avec ce paragraphe par curiosité », est-il dit dans la Préface, p. v) — il faut au moins signaler le traité intitulé *Dieu et le néant*, une centaine de pages (pp. 327-425) où se trouve une comparaison fort instructive entre Heidegger et J.-P. Sartre, tous les deux fascinés par le problème du néant. Pourtant ils se sont trompés du fait qu'ils ne prennent pas le néant (et le mal) au sérieux, surtout Heidegger, chez qui cette notion a un caractère ambivalent. Son « néant » est capable de se tourner sans transition en « être », et de créer de nouveau une métaphysique (25).

Le dernier traité du livre, le plus long, est consacré aux anges. Dès le début l'A. s'oppose à toute sorte de spéculation, tentation éternelle dans ce domaine. Les « limites de l'angéologie » sont très étroites et malheureusement trop vite dépassées. Déjà avant le grand responsable en cette matière, « Denis l'Aréopagite », on les avait transgressées et les travaux ultérieurs n'ont fait qu'aggraver et consolider un état de choses déplorable. Cependant, on aurait pu s'épargner de tels égarements si on avait tenu compte de la sobriété de l'enseignement biblique où les anges n'apparaissent que sous les aspects d'« ambassadeurs » de Dieu. Tant qu'on en parle *sub ratione officii*, il n'y a pas de danger sérieux. La déviation commence lorsqu'on s'intéresse aux anges *sub ratione essentialis*. A ce moment on les isole de Dieu, on ne les voit plus dans leur dépendance totale vis-à-vis de leur Seigneur, Jahvé Sabaoth, et on se lance sur les pistes

(25) Cf. les considérations analogues dans le *Bulletin de Philosophie* (existentialiste) p. 84 de cette *Revue*.

d'une imagination folle. C'est ce qui est arrivé au XIII^e siècle, plus exactement avec le traité *De Angelis* de S. Thomas. B. n'ignore pas la valeur méthodologique de l'enseignement contenu dans la *Somme*. Avec sa lucidité habituelle, S. Thomas a systématisé les vues géniales mais peu cohérentes de l'Aréopagite et, par là, mérité du titre « Docteur angélique ». Sa supériorité intellectuelle devient manifeste lorsqu'on le compare aux doctrines bizarres ou sceptiques des deux derniers siècles. — Tout cela demanderait une étude détaillée, surtout les explications concernant le Royaume des Cieux mis en relation avec le Christ d'une part, avec les anges d'autre part. La seule source qui nous renseigne sur ces êtres célestes se trouve dans l'Écriture Sainte, en particulier dans l'Apocalypse. La discussion se portera donc sur le terrain exégétique. En partant du *Locus classicus* (Hébr., I, 14) B. voit bien qu'il s'agit d'une semi-définition où la notion *pneumata* joue un certain rôle. L'accent cependant se place sur l'adjectif *leitourgika* et sur le participe *apostelloména*. Est-il permis d'en tirer la conclusion que S. Thomas s'est trompé dans son exégèse en voyant dans les *pneumata* de Hébr. I, 14 ses « substantiae spirituales separatae », point de départ d'une erreur catastrophique (p. 528) ? On pourrait signaler, à plusieurs endroits, d'autres contresens semblables, peu intelligibles même si on accepte les principes méthodologiques de Barth. Ceci dit, on reconnaîtra sans restriction les nombreuses occasions de repenser sous de nouveaux aspects une matière en somme classique, mais envisagée par un théologien puissamment original.

Presqu'en même temps que Barth, E. BRUNNER a publié le 2^e vol. de sa *Dogmatique* (26). Successivement il étudie la création, l'anthropologie et la christologie. La façon dont est disposée la matière n'est pas la même que chez Barth. Celui-ci place la personne du Christ au début de son anthropologie tandis que Brunner, tout en se référant constamment à l'Homme-Dieu, en parle à la fin. Un autre petit détail nous semble significatif : pour Barth il s'agit essentiellement d'une Dogmatique *ecclésiastique*, Brunner par contre préfère l'expression Doctrine *chrétienne*, plus proche du message biblique. C'est pour cette raison sans doute que la voix de la tradition reste presque muette et que la critique à l'égard de certains dogmes est beaucoup plus sévère (par ex. le rejet de la parthénogenèse du Christ, les difficultés de maintenir la cosmologie ancienne, l'impossibilité du récit adamique...). On pourra multiplier ces remarques, d'autant plus que l'A. emploie un langage franc et direct.

D'autre part, on appréciera chez B. l'effort visible pour dégager le débat de toute considération superflue afin de tout ramener à l'essentiel, c.-à-d. à quelques principes majeurs : l'acte de foi en tant que rencontre personnelle avec le Dieu vivant ; la compatibilité d'une pensée vraiment critique et vraiment chrétienne ou la réconciliation de la foi et de la science ; l'épa-

(26) E. BRUNNER, *Die chrisliche Lehre von der Schöpfung und Erlösung*, Dogmatik Band II. Zürich, Zwingli Verlag, 1950 ; 22 x 14, VIII-455 pp., 21. 50 fr. S.